Fiction & Cie

Leonard Cohen

Un ballet de lépreux



Seuil

UN BALLET DE LÉPREUX

Fiction & Cie



Leonard Cohen

UN BALLET DE LÉPREUX

un roman et des nouvelles

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA)
PAR NICOLAS RICHARD

POSTFACE D'ALEXANDRA PLESHOYANO

Seuil
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Titre original : *A ballet of lepers* © Old Ideas Legacy, LLC, 2022
All rights reserved

ISBN 978-2-02-153253-1

© Éditions du Seuil, janvier 2024, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Un ballet de lépreux

roman

« Est-ce que je me contredis ? »
Walt Whitman

I

Mon grand-père venait habiter avec moi. Il n'avait nulle part ailleurs où aller. Ce qui était arrivé à tous ses enfants ? Mort, ruine, exil – je le sais à peine. Mes propres parents sont morts de douleur. Mais il ne faut pas que je sois trop morose, au début, sinon tu me quitteras et cela, je crois bien, est ce que je redoute le plus. Qui commencerait une histoire en sachant qu'elle se terminera avec l'ascension d'un char céleste ou une crucifixion ? La logeuse a trouvé un lit supplémentaire quelque part et l'a mis dans ma chambre. Elle a augmenté le loyer de neuf à onze dollars. Après tout, a-t-elle dit, ça fait une personne en plus à utiliser les toilettes. Elle avait raison. Le pauvre vieux avait des problèmes de vessie, il fallait aussi qu'il crache fréquemment. J'ai été étonné qu'il parle bien l'anglais. Je n'avais pas souvenir que mes parents l'aient parlé aussi bien. En arrivant, ils s'étaient promis de ne plus jamais parler un mot de leur langue natale. « On reprend à zéro, on recommence tout », a dit mon père à maintes occasions. Je me rappelle leur élocution lente, douloureuse quand ils essayaient de se dire l'un à l'autre la moindre petite chose. Je ne crois pas qu'ils aient une seule fois trahi leur promesse, même dans l'intimité de leurs lits. En vieillissant, je prends conscience de l'ampleur de leur isolement individuel. Ils refusaient même

de développer un répertoire intime d'expressions faciales. Quand ma mère essayait d'utiliser ses beaux yeux et ses belles mains pour décrire quelque chose, mon père disait : « Non, non, recommence, en anglais. » Pas de subtilités, pas d'intimité, pas de secrets – ils sont morts, j'en suis sûr, de solitude. Je n'ai jamais beaucoup entendu parler de mon grand-père. En fait, je le croyais mort. Il me semble que mes parents lui envoyaient un peu d'argent chaque mois mais je n'en suis pas sûr. Rien n'était vraiment clair chez nous, d'autant qu'ils n'aimaient pas m'impliquer dans quoi que ce soit ayant à voir avec le passé.

La semaine dernière, c'était vers la fin de la semaine, j'ai reçu un appel téléphonique. La porte de ma chambre était fermée, bien sûr, et j'étais assis sur l'unique chaise, je regardais dans la rue Stanley. La nuit en s'épaississant commençait à cacher la laideur de la rue. Même le flot d'énormes automobiles absurdes se clairsemait en un mouvement de beauté et je n'arrivais pas à voir les visages des conducteurs qui passaient. Au bout du couloir, le téléphone a sonné. Je me suis concentré sur un couple sous ma fenêtre. Ma fenêtre était fermée, ou plutôt, coincée, si bien que je ne pouvais pas l'ouvrir et ne pouvais pas entendre ce qu'ils se disaient. C'était de toute évidence une dispute. Elle était appuyée sur une des voitures garées, mains sur les hanches, inflexible. Il se tenait devant elle, en léger déséquilibre, levant et abaissant ses mains ouvertes avec une telle régularité qu'on aurait dit qu'il jonglait avec des oranges invisibles. Exactement au moment où ce mouvement commençait à m'irriter, la fille a pris les deux mains du gars dans les siennes et les a propulsées vers le bas. J'imagine qu'elle lui a crié dessus, comme j'aurais aimé le faire : « Et arrête d'agiter tes paluches vers moi. » J'étais plongé dans cette délicieuse observation quand

j'ai entendu des pas dans le couloir et j'ai reconnu la main lourde de ma logeuse qui frappait à la porte. Ça m'a rendu fou de colère. Les privilèges ne sont pas nombreux quand on habite une pension dans la rue Stanley, mais partout où je suis allé, j'ai toujours essayé de préserver mon intimité. Je demande juste qu'on me laisse tranquille quand j'ai besoin de solitude. Non, je t'en prie, ne pars pas, je ne dis pas ça pour toi. J'avais clairement précisé à ma logeuse que je ne voulais en aucun cas être dérangé le soir. Avant tout parce que j'ai besoin de mon intimité, comme je viens de le dire, et aussi parce que j'ai toujours été terrifié à l'idée d'être interrompu quand je fais l'amour à Marylin. Quand elle a frappé à la porte, je suis devenu fou de colère parce qu'elle m'arrachait à la pièce de théâtre qui se jouait dans la rue et parce qu'elle avait envahi ma chambre.

J'ai beau pouvoir te donner ces raisons, et j'espère ne pas être pénible, je n'ai jamais complètement compris ma colère. En fait, parfois, elle m'effraie. C'est plus une haine qu'une colère. Dans les occasions telles que celle que je suis en train de décrire, elle me submerge, me possède, me met littéralement hors de moi. Ou peut-être devrais-je dire qu'elle me fait rentrer en moi, car comme je l'ai dit, dans ces moments-là, je me sens dépouillé de chair et d'organes, et mon cœur véritable de haine et de violence est exposé. Bon, je sais que ce n'est peut-être pas très intéressant, mais il faut que je te parle de moi. Je veux dire, pourquoi sommes-nous là si je ne le fais pas ? Quand elle a frappé, et que cette haine soudaine contre elle m'a consumé, j'ai eu envie de lui crier dessus, n'importe quoi, un reproche, une obscénité, n'importe quoi pour exprimer la puissance de mes sentiments, mais je me suis raidi de tout mon corps, j'ai fermé mes yeux en les serrant fort et lui ai demandé d'une voix rauque ce qu'elle voulait.

« Téléphone, désolé de vous déranger, longue distance, New York, Amérique, a-t-elle expliqué. J'ai pensé que vous voudriez parler. »

J'ai été immédiatement soulagé. Aussi vite que la haine m'avait consumé, elle a été dissipée par son explication. Pendant quelques instants, j'ai savouré ce sentiment de soulagement. J'ai observé mon corps qui se détendait, mes yeux se sont rouverts pour se concentrer sur le couple qui se querellait. Ils étaient dans la même position, mais maintenant l'homme avait les mains dans les poches. Mon cœur est passé d'un tempo de timbales à un lent tam-tam. De nouveau, la logeuse a mentionné le téléphone. Je l'ai remerciée et me suis calé sur ma chaise. Je sais depuis longtemps qu'au cœur de l'action nous sommes aveugles. C'est dans le fait de se réjouir d'avance que gît toute sagesse. Je me suis demandé de qui pouvait être l'appel et quel pouvait être l'objet de cet appel. Je me suis imaginé tenant le combiné, j'ai senti la forme en plastique noir dans ma main, ai imaginé l'odeur de ma logeuse dessus. J'ai entendu la voix lointaine, accepté le message, l'ai digéré. Quand j'ai eu mentalement épuisé toutes les images, je me suis levé et me suis avancé jusqu'à la porte. J'étais déjà las de l'événement. C'était comme s'il avait déjà eu lieu. Bon, un temps dérisoire avec l'instrument noir me suffisait pour satisfaire mes délicieuses conjectures. Je n'aimais pas placer le rond dur contre mon oreille. Je n'entendrais qu'une seule voix, alors qu'auparavant j'avais entendu et disséqué tout un chœur. Je ne recevrais qu'un seul message alors qu'auparavant j'avais reçu des nouvelles, des verdicts, des lois, des interdictions et des secrets. J'ai prononcé mon nom dans le microphone perforé.

« Ah, a dit une voix alourdie d'une intonation étrangère, nous sommes tellement contents de vous avoir trouvé enfin.

– M'avoir trouvé ?

– Oui, nous savions qu'il avait un petit-fils, un petit-fils à Montréal. Votre père s'appelait Frederik ?

– Oui, il s'appelait comme ça.

– Nous ne pouvons pas le garder plus longtemps. Ça c'est sûr. Si nous avions l'argent, mais nous ne l'avons pas, et en outre, nous ne sommes même pas sa famille. Quand votre père envoyait l'argent, c'était différent. Nous l'aimons bien, je vous dis, nous l'apprécions, c'est un vieil homme très gentil. Mais maintenant c'est trop dur pour ma femme, elle ne peut plus s'occuper de lui.

– Un instant. Vous voulez dire que mon grand-père vit actuellement chez vous ?

– Oui, oui, je vous dis. Même quand l'argent s'est arrêté, nous l'avons gardé. Nous l'aimons bien mais maintenant c'est trop dur. Il est malade, il faut s'occuper de lui.

– Oui, oui, bien sûr. Comment avez-vous entendu parler de moi ?

– Le vieux monsieur, il nous a dit qu'il avait quelqu'un à Montréal. Il se rappelait votre nom, il l'avait écrit quelque part, il était dans une lettre que votre père a dû envoyer, nous l'avons vue avec votre nom dessus. Frederik était votre père, oui ? Nous avons cherché votre nom dans l'annuaire de Montréal dans un hôtel.

– Oui, oui, extraordinaire, après tout ce temps.

– Nous l'aurions gardé plus longtemps, même sans l'argent, mais elle est fatiguée et elle-même malade, ma femme. Écoutez, nous ne pouvons pas parler plus longtemps, la longue distance coûte trop cher. Il sait que nous ne pouvons pas le garder et il veut aller chez vous, le vieil homme. Il veut être avec sa famille. Vous voulez le prendre ?

– J'ai moi-même vraiment très peu, juste une chambre, mais bien sûr, il faut qu'il vienne ici.

– Bien, bien, vous êtes un bon petit-fils. Nous avons acheté déjà le billet de train. Nous ne pouvons pas venir avec lui. Nous le mettrons dans le train, et vous le retrouverez à Montréal. Il y a marqué que le train arrivera à onze heures pile. Vous viendrez le chercher, il sera très content. Vous comprenez tout ?

– Oui, onze heures pile mercredi soir. Est-ce que je serai capable de le reconnaître ?

– Un vieil homme, un vieil homme. Il dit souvent que vous lui ressemblez beaucoup.

– Bien. J'y serai, et je tiens à vous remercier pour tout ce que vous avez fait, vous et votre femme, et je lui souhaite d'aller mieux. »

Mais avant que j'aie terminé ma dernière phrase, il avait raccroché. Immédiatement j'ai discuté de la situation avec ma logeuse, qui avait écouté la conversation de toute façon ; la décision a été prise concernant le nouveau lit et le nouveau loyer. Je suis retourné dans ma chambre et me suis assis devant ma fenêtre. Je ne m'étais certainement pas attendu à ça. Ainsi, l'inattendu se produit de temps en temps. Lentement, j'ai senti le retour d'un profond amour familial, un lien unissant entre elles les générations. J'avais hâte de faire la connaissance de mon grand-père, de partager ma chambre et ma nourriture avec lui, mon sang et ma chair, lui de ma propre lignée. Les choses que j'allais apprendre, la force que nous aurions tous les deux, grâce à l'autre. Le destin nous réunissait. Que faisait-il à passer ses derniers jours avec des inconnus ? Une sensation agréable se répandait dans mon corps. Un amour ancien était revenu, me ramenant auprès des miens, se déversant dans toute la

rue, se mêlant à la nuit tombante et la rendant odorante. Et comme pour confirmer mes sentiments, le couple sous ma fenêtre, je les voyais maintenant à peine, avait cessé de se quereller, ils s'enlaçaient. Un homme s'est approché d'eux, et ils se sont écartés. Ils étaient appuyés sur sa voiture. Je me suis levé et me suis dirigé vers mon lit. Je suis resté devant et me suis imaginé m'allongeant dessus. Je me suis étendu et j'ai fermé les yeux, mêlant les couleurs dans un monde d'amour, formant le corps de Marylin avec les ombres, attendant avec une patience nouvelle son arrivée. Où le couple enlacé était-il parti flâner ? Où était-il allé, l'homme à qui appartenait la voiture ? À six cent cinquante kilomètres, ils devaient être en train de remplir la valise cabossée d'un vieil homme. J'ai entendu des pas dans l'escalier extérieur.

II

« Comme tu es ardent, dit Marylin. Ce soir, tu es mon amant ardent. Ce soir, nous sommes aristocrates et animaux, oiseaux et lézards, pierre et eau, vase et marbre. Ce soir, nous sommes glorieux et avilis, adoubés et écrasés, magnifiques et dégoûtants. Nos bouches luisent de l'humidité de l'autre. La sueur est parfum, les grognements sont or, les halètements sont grelots, les frissons sont argent. Je n'aurais pas échangé cela contre les ravages du plus charmant des cygnes. C'est pourquoi il a fallu que je vienne à toi en premier. C'est pourquoi j'ai dû laisser les autres, les centaines qui tentent de s'agripper à mes chevilles de leurs mains invalides tandis qu'à grande vitesse je viens à toi. »

Dans l'obscurité, je la caressais pendant qu'elle parlait, enchanté par sa poésie, enivré de pouvoir et de louanges, son corps docile, sa voix exaltée et emplie d'adoration à tout jamais, à tout jamais.

« À tout jamais », ai-je dit à voix haute.

C'est le genre de jeu romantique auquel nous nous adonnions quand nous étions à notre summum. Quand nous étions au plus bas, ce n'était pas du tout un jeu mais un combat vicieux. Elle s'est soustraite à l'étreinte de mes bras et s'est mise debout sur le lit. J'ai songé aux cuisses et aux

genoux de marbre d'un colosse de pierre. Elle a tendu les bras devant elle, à hauteur des épaules.

« Christ des Andes, a-t-elle déclaré.

– Les Andes elles-mêmes », ai-je insisté.

Je me suis agenouillé sous elle, fourrant mon museau dans son delta.

« Guéris-moi, guéris-moi, ai-je dit en une feinte supplication.

– Guéris-moi toi-même », s'est-elle écriée, riant et s'effondrant sur moi, son visage reposant enfin sur mon ventre.

Plus tard, alors que nous étions silencieux, j'ai dit solennellement : « Femme, tu es délivrée de ton infirmité. »

Elle a balancé ses jambes au sol, a dansé jusqu'à la table et allumé la bougie dans mon candélabre mexicain en fer-blanc. Tenant la lumière au-dessus de sa tête, tel un symbole religieux, elle est revenue en dansant jusqu'à mon chevet et m'a pris la main.

« Viens avec moi, ma bête, mon soupirant, mon ravageur, a-t-elle psalmodié. Le miroir, eunuques, le miroir. »

Nous nous sommes tenus debout devant le miroir et elle a déplacé la lumière de la bougie au-dessus de nous comme un doux pinceau lumineux.

« Qui dira que nous ne sommes pas magnifiques ? a-t-elle lancé.

– En effet, ai-je répondu, qui le dira ? »

Pendant une ou deux minutes, nous avons inspecté nos corps de trente-cinq ans. Et véritablement en cet instant, notre chair, cette chair dont nous savons tous qu'elle meurt promptement et de manière déplaisante, était magnifique. Elle a placé le candélabre sur une table à côté de nous et, toujours en regardant nos images dans la glace, nous nous sommes délicatement enlacés.

« La vie ne nous a pas oubliés, après tout », a-t-elle dit.

J'espérais qu'elle n'allait pas se mettre à réfléchir, un processus qui habituellement nous rendait tristes l'un et l'autre. Je me suis assis sur la chaise devant la fenêtre et elle sur mon giron.

« Nous sommes amants », a-t-elle commencé, comme si elle posait des axiomes avant de tenter une proposition en géométrie.

« Si une de ces personnes dans la rue levait la tête, quelqu'un ayant de très bons yeux, il verrait une femme nue tenue par un homme nu, a-t-elle continué. Cette personne serait immédiatement excitée, non ? Comme on est excité quand on lit une description sexuelle provocante dans un roman. »

J'ai tressailli en entendant le mot *sexuelle*. Il n'est pas de mot plus inapproprié quand deux personnes s'étreignent sexuellement.

« Et c'est ainsi, a-t-elle poursuivi, c'est ainsi que la plupart des amants essaient de regarder l'autre, même s'ils sont déjà intimes depuis un certain temps.

Intime était un autre de ces mots.

« C'est une grosse erreur, a-t-elle dit. Le frisson de l'interdit, le frisson du coquin est rapidement épuisé et les amants se lassent bientôt de l'autre, leurs identités sexuelles deviennent de plus en plus vagues jusqu'à ce qu'ils soient complètement perdus.

– Quelle est l'alternative ? ai-je demandé, sentant la colère monter en moi.

– Il s'agit de rendre palpitant ce qui est permis, a-t-elle dit. Celui qui aime doit totalement se familiariser avec sa bien-aimée. Il doit connaître chacun de ses mouvements, l'ondulation de ses fesses quand elle marche, la direction de

chaque minuscule tremblement de terre quand sa poitrine se soulève, la manière dont ses cuisses s'ouvrent comme de la lave quand elle s'assoit, il doit connaître la façon dont soudain son ventre se noue juste avant l'orgasme, chaque verger de poils, blonds ou noirs, le sentier des pores sur son nez, le réseau de vaisseaux dans ses yeux, ses lèvres, de cette couleur plaie particulière. Il doit la connaître si totalement, si complètement, qu'elle devient, de fait, sa propre création. Il a modelé la forme des membres de cette femme, il a distillé l'odeur qu'elle a générée. C'est l'unique sorte d'amour sexuel heureux, l'amour du créateur pour sa création, en d'autres termes, l'amour du créateur pour lui-même. Cet amour peut changer, il peut évoluer et vaincre l'angoisse et l'extase, la trahison ne peut infester la loyauté aveugle de cet amour, il peut altérer mais jamais diminuer. »

Tandis qu'elle me disait ces mots, sa voix se chargeait de plus en plus d'émotion. Elle a prononcé les dernières phrases dans une sorte de frénésie extatique. J'avais cessé de la caresser, son usage répété de termes cliniques m'a presque rendu malade. Elle a remarqué ma réticence.

« Que se passe-t-il ? a-t-elle demandé. Pourquoi as-tu arrêté de me serrer dans tes bras ?

– Pourquoi faut-il toujours que tu fasses ça ? ai-je commencé, la voix rauque et la gorge nouée par la colère. Pourquoi faut-il toujours que tu fasses ça ? Je viens de te faire l'amour. Nous nous sommes donné de l'amour et des louanges. Ne pouvais-tu pas rester assise avec moi et apprécier le moment qui vient après le plaisir et la paix qui suit toute expression de soi ? Étais-tu obligée de commencer la dissection, l'autopsie ? *Sexuel*, *intime* – je veux que tu t'allonges mollement dans mes bras. *Distiller*, *générer* – est-ce

une distillerie ? Je ne veux pas mémoriser chaque paysage, je veux être surpris de temps en temps par un frisson nouveau. Je veux être surpris de temps en temps par un gémissement plus profond que les autres. Où vas-tu ? »

Elle se tenait devant moi. La lueur de la bougie esquissait sa bouche, durcie par la colère.

« Un frisson nouveau, un gémissement plus profond que les autres, s'est-elle moquée. Ô nom de Dieu, tu es un imbécile, un imbécile comme la douzaine d'autres hommes avec qui j'ai couché. Oui, une douzaine d'hommes comme toi qui voulaient faire l'amour dans le noir, en silence, les yeux bandés, les oreilles bouchées, la chair revêtue. Des hommes qui se sont lassés de moi, et dont je me suis lassée. Et tu cèdes à l'une de tes stupides rages, intolérablement fréquentes, parce que je veux quelque chose de différent pour nous. Tu ne connais pas la différence entre création et masturbation. Or il y a une différence, tu sais. Tu n'as rien compris à ce que j'ai dit.

– Charabia, ai-je hurlé, non pas sous le coup de la colère à présent, mais du désespoir. Charabia, charabia, chabaria. » Oh bon sang, je bafouillais.

« On dit n'importe quoi, s'est-elle exclamée, sa colère ayant disparu.

– Pourquoi n'être pas juste restée dans mes bras ?

– Tu es impossible, a-t-elle dit. Où sont mes affaires ? »

Je l'ai regardée s'habiller, l'esprit vide, non, mon esprit n'était pas vide, mais engourdi. Et tandis qu'elle s'habillait, recouvrait sa douce chair, une zone après l'autre, l'engourdissement a augmenté, a baigné ma gorge comme un vent d'éther, a fait fondre la couverture de ma peau jusqu'à ce qu'elle se brouille dans l'air de la chambre, jusqu'à faire partie de la chambre inanimée. Marylin s'est approchée de

la porte. J'ai entendu par avance le doux bruit de l'horrible loquet. Elle s'est arrêtée, la main sur la poignée.

« Reste », ai-je chuchoté.

Elle s'est précipitée jusqu'à moi et m'a serré dans ses bras. La texture de ses vêtements faisait bizarre contre ma peau. Elle a mouillé ma joue et mon cou de ses larmes.

Elle aussi a chuchoté : « Nous n'avons pas le temps de nous faire du mal, nous ne sommes pas des enfants, nous vieillissons, qui se soucie de nous dans la rue, en bas, aucun chauffeur ne baissera ses pleins phares pour nous. Ça m'effraie, que nous ayons tout rejeté, nous n'appartenons à rien. Nous nous sommes rencontrés, nous deux, à l'extérieur de la ville.

– Ne pleure pas, ne pleure pas, ne pleure pas. » Je lui caressais les cheveux. « Pardonne-moi, pardonne-moi, tu es magnifique, tu es une femme magnifique.

– On ne peut pas se lasser l'un de l'autre, a-t-elle plaidé, on ne peut pas, on ne peut pas. Je suis tellement fatiguée, je ne veux plus d'autres aventures amoureuses. Je ne veux pas connaître qui que ce soit d'autre, je ne veux connaître que toi. »

Pendant son chagrin, je me suis repris. J'ai remarqué maintes fois dans ma vie, malheureusement, que ma propre stabilité ne se confirme que lorsque je suis confronté à des émotions extrêmes chez les autres. Son chagrin m'a requinqué. Elle sanglotait, le sanglot hoquetant d'une petite fille.

« Je suis si vieille, mon Dieu, je suis si vieille. »

Elle était blottie dans mes bras nus.

« Tu es magnifique, ai-je menti charitablement. Tu seras toujours magnifique. »

Bientôt, elle s'est endormie dans mes bras, son corps contre le mien d'une certaine manière plus lourd qu'il ne

l'avait jamais été. Elle était comme plombée, gonflée par le chagrin. J'ai rêvé d'une immense cape jetée sur mes épaules par un homme en pleurs dans un chariot volant. Au matin, elle était partie, comme d'habitude, avant que je me réveille.

III

Je dois avouer que je n'étais pas du tout content de l'attitude de Marylin cette nuit-là. Elle semblait décidée à détruire notre relation simple avec une analyse clinique et d'absurdes et vaines déclarations. Pourquoi a-t-il fallu qu'elle introduise des paroles de chagrin dans notre histoire ? Il y avait suffisamment de chagrin sans avoir à prononcer ces mots, suffisamment de chagrin sans dissection. Elle savait très bien qu'à un moment donné, tôt ou tard, nous nous séparerions ; la lassitude, l'ennui, ils nous sépareraient. À quoi bon faire semblant ou inventer de sottes théories sur un amour fondé sur une connivence totale ? Pourquoi serions-nous différents des autres ? Ils se séparent, ceux qui se font des promesses d'éternité, aussi sûrement que ceux qui ont l'honnêteté de demeurer silencieux. Les êtres aimés de l'an dernier sont les mêmes que ceux de cette année, seuls ceux qui aiment ont changé. L'amour est constant, seuls les amants changent. Je me figure parfois tout cela comme un géant jeu de chaises musicales. Quand la musique s'arrête, quelques malheureux, très peu nombreux, ne peuvent pas continuer à jouer ; les autres trouvent un endroit où s'asseoir avant que la musique redémarre. Dans la bousculade, bien sûr, il y a des genoux et des cœurs égratignés, voire une agression ou un meurtre, et la littérature

est composée de ces pertes mais habituellement une chaise en vaut une autre. Je ne dis pas que ce n'est pas triste. Tout le monde sait que c'est triste, pour autant nous ne sommes pas obligés d'afficher de la tristesse. C'est comme la tristesse à la fin d'un repas agréable avec de bons amis en terre de prospérité, ou l'accolade de frères dans une ville déchirée par la guerre civile. Marylin a raison, nous avons effectivement fait connaissance à l'extérieur de la ville, mais, d'une certaine manière, tout le monde est à l'extérieur de la ville. Où est la ville, d'ailleurs ? Elle n'a plus de murs. Jamais auparavant les riches et les pauvres n'ont eu autant en commun, ni les malades et les bien portants vécus si près les uns des autres. Il y a plus de mille ans, un poète chinois écrivait : « Le Monde écrase les sans-grade. » Il est vrai que je suis un sans-grade. J'en suis à mon troisième emploi de bureau en trois mois et Marylin, une femme avec cinq mille bons livres derrière elle, n'est qu'une vendeuse chez Eaton. Alors quoi ? Quelle différence y a-t-il entre deux emplois aujourd'hui ? Hauts gradés ou pas, je pense que la plupart des gens mènent une existence souterraine, sauf que le toit de la crypte s'est envolé et que tout est exposé au grand jour et cependant cette révélation ne change rien. Et Marylin aurait dû savoir que dans une ville sans mur comme celle-ci, où le souffrant et le bien portant vont main dans la main, il lui faudrait mettre de côté sa cloche de lépreux et danser avec quiconque le lui demande. Telles étaient mes pensées pendant que j'attendais dans la chaleur de la gare bondée le train qui m'amenait mon grand-père.

IV

Je restais où j'étais tandis que la cohue du quai émergeait par les portillons et se répandait dans la gare. Je n'avais pas mis les pieds dans un tel endroit depuis un certain temps et j'ai été étonné par la joie autour de moi. Je m'étais toujours souvenu des gares comme de lieux déprimants mais là il y avait des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui se saluaient, se serraient dans les bras, s'échangeaient des cadeaux, chaque visage plein de promesses. J'ai cherché mon grand-père, à présent très conscient de mon impatience, je voulais le saluer et le prendre dans mes bras, je voulais participer à ce spectacle joyeux de la joie humaine. Demain, les chamailleries et l'insatisfaction pourraient reprendre leur cours, mais ce soir chaque homme était le bienvenu chez lui. Où était-il, où était mon grand-père ? La cohue commençait à se clairsemer, les familles et les bagages franchissaient les portes à tambour et se retrouvaient dans la rue. Je cherchais un vieil homme qui me chercherait. Il lui était peut-être arrivé quelque chose : un vieil homme, un long trajet en train, c'était très possible. Ils auraient dû l'accompagner, ai-je songé amèrement ; imaginez, laisser un vieil homme faire seul un trajet aussi long. Je l'imaginais dans le wagon surchauffé, affalé sur les sièges jaunes en osier, avalant l'air vicié en de douloureuses aspirations.

J'ai vu un petit attroupement sur un autre quai et je suis allé enquêter. J'ai vu mon grand-père au milieu du groupe et l'ai reconnu immédiatement. Il avait le long menton de mon père et ses grands yeux sombres. Il avait le visage creusé d'incroyables rides profondes, comme si son visage avait été maintenu contre un gril chauffé à blanc. L'arête du nez commençait droite mais se terminait en un bulbe difforme, les pores gros, les veines bleues comme autant de ruisseaux. Son costume était trop grand pour lui, la veste était suspendue comme une cape à ses larges épaules et il portait une chaîne ternie énorme à son gilet. Des deux mains il prenait appui sur une canne sculptée. Il crachait sur un policier qui lui tenait le bras.

« Vous ne pouvez pas cracher ici, disait le policier, c'est interdit, il y a un panneau en deux langues, "Défense de cracher. *No spitting*, amende quarante dollars". »

Il était évident que mon grand-père ne comprenait pas un mot de ce que disait le policier. Je pense que tout ce qu'il comprenait, c'était que le policier essayait de l'empêcher de cracher, ce qu'il considérait comme intolérable, aussi avait-il entrepris de recouvrir de salive les chaussures de l'agent. Le petit attroupement, hautement amusé, prenait le parti de mon grand-père.

« Noyez-le, a dit quelqu'un.

– Prenez-vous-en à quelqu'un de votre taille, a dit quelqu'un d'autre.

– Regardez derrière vous, a dit encore une autre personne, y a quelqu'un qui essaie de voler un train. »

Le policier a serré plus fort le bras du vieil homme.

« Vous allez m'accompagner, a-t-il dit, ignorant les quolibets.

– Flanques-y un coup sur la tête, pépé, lança quelqu'un.

– Et dans ce coin, en pantalon bleu et insigne en cuivre.

– Quoi, quoi ? » disait mon grand-père à tout.

J'ai fendu la foule qui semblait se resserrer autour de cette humoristique altercation.

« Monsieur l'agent, ai-je dit, c'est mon grand-père.

– Quoi, quoi ? a dit mon grand-père.

– Je suis ton petit-fils, lui ai-je dit, tapotant lentement de l'index contre ma poitrine.

– Quoi, quoi ? »

Il s'est avancé vers moi, le policier lui ayant relâché le bras, il m'a examiné avec attention.

« Toi ? a-t-il demandé.

– Oui, oui, ai-je répondu avec un peu d'impatience, je suis ton petit-fils. »

« Il est très vieux, ai-je dit au policier.

– Regardez mes chaussures, a dit le policier, s'il est à votre charge il va falloir que vous aussi me suiviez. Il est interdit de cracher, vous voyez ce panneau, et regardez mes chaussures.

– Tut, tut, a dit quelqu'un, le maire vous en offrira une autre paire.

– Nos chaussures sont à nos frais, et elles coûtent de l'argent », a répondu le policier vertueusement.

Mon grand-père m'a étreint. Il avait les larmes aux yeux. Il s'est reculé en hochant la tête pour dire son approbation. Il m'a fait signe de la main, prenant la foule à témoin. Même le policier a paru touché par cette scène de reconnaissance.

« Joyeux Noël à vous tous, que Dieu nous bénisse », a lancé un jeune homme qui ressemblait à un étudiant.

Alors mon grand-père s'est approché du policier et, dans un grand *peuh*, lui a craché au visage. Le vieil homme s'est

plié en deux de rire. Bon nombre de gens dans la foule ont ricané. J'étais électrisé.

Ce qui a suivi s'est passé si vite que tout le monde en a été abasourdi. Pendant une seconde, le policier n'a pas bougé, le visage blanc de rage. Puis il a attrapé mon grand-père par les revers et l'a secoué violemment de haut en bas, lui hurlant quelque chose que je n'ai pas saisi. Mon grand-père n'a pas cessé de rigoler, il s'amusait immensément, et s'est mis à sauter sur place en suivant les mouvements du policier. J'étais sur le point d'intervenir dans cette danse absurde au moment où mon grand-père a soudain bondi d'un pas en arrière et, tenant sa canne des deux mains, il l'a abattue sur la tempe du policier, qui a émis un craquement bruyant. Même dans l'agitation du moment, je me souviens d'avoir remarqué l'agilité et la grâce avec lesquelles mon grand-père accomplissait son agression. Il a été transporté de joie quand le policier s'est effondré sur le sol en marbre, dangereusement blessé au front. Il a dansé autour du corps, agitant sa canne comme un étendard, crachant et dansant au-dessus de l'homme qui souffrait, muet. Les spectateurs étaient stupéfaits face à cette bizarre démonstration de violence. J'ai pu voir que leur sympathie se reportait instantanément sur l'homme qui avait été frappé et n'ai pas su ce que je pouvais attendre d'eux. La violence est contagieuse et ils avaient été exposés à une forte dose. Était-ce mon imagination ou bien leurs visages commençaient-ils à se tordre en expressions de fureur ? J'ai attrapé la main de mon grand-père et me suis enfoncé dans la foule, qui s'est ouverte devant nous tandis que nous nous échappions.

« Que quelqu'un lui vienne en aide, bordel », ai-je entendu une voix hurler alors que nous franchissions les portes à tambour et débouchions dans la rue.